PIERRE PASCAL

TROIS POÈTES RUSSES À VENISE AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE

Estratto da « Civiltà Veneziana »
Studi – N. 8

Not a journal but the series in which the book appeared

as books

1961
PASCAL.
Trois poètes...
b.2
R1

ISTITUTO PER LA COLLABORAZIONE CULTURALE
VENEZIA - ROMA

Причисленной единицы
Римскія дружбы нашей
любящій Маскалле
22 VII 61 г.

TROIS POÈTES RUSSES À VENISE AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE

La Russie a connu au début de ce siècle un essor spirituel — matériel aussi, d'ailleurs — qui peut véritablement être qualifié de Renaissance. Ce grand pays cesse d'être une province extérieure de l'Europe, pour devenir l'Europe même. À ce renouveau, l'Italie est liée, et Venise en particulier. Je voudrais seulement vous montrer trois poètes russes à Venise dans cette période: Viatcheslav Ivanov, Alexandre Blok et Nicolas Goumilev.

* * *

Viatcheslav Ivanov est le premier chronologiquement, et aussi parce qu'il est le plus « italien » des trois. Il est venu en Italie tout jeune, en fervent disciple de Mommsen, et maintes fois il y est revenu ensuite, poète philosophe toujours cherchant « derrière le réel, le plus réel »; il y est mort enfin, émigré, en 1949, à Rome, après avoir été professeur à l'Université de Pavie et s'être converti au catholicisme.

Ses *Sonnets italiens* ont été écrits entre 1895 et 1900, mais ils ont été insérés en 1903 seulement dans *Les étoiles nochères*, premier recueil de poésies d'Ivanov, qui fit sensation par la nouveauté des thèmes et la perfection de la forme. Un de ces vingt-deux sonnets est inspiré par le paysage vénitien, et s'intitule *La lagune*. Si traîtresse que soit une traduction en pareille matière, elle est cependant le seul moyen de donner une idée de l'oeuvre à qui ne peut lire l'original. Voici

donc un essai de traduction, où des semblants d'alexandrins sans rimes calquent tant bien que mal les hexamètres ïambiques somptueusement rimés du poète.

LA LAGUNE

Sur le pâle suaire de l'immobile lagune,
Troublant la paix du ciel et l'horizon laiteux,
Sur ces bords sans espoir la honte nue des arbres
Appelle de l'été les foudres endormies.

Menace noire dominant la noire dune,
Voici l'hiver des chênes: l'œil en panique pénètre
Le monstrueux dessin des muscles ossifiés
Et la dureté morne des lamentables runes...

Dans les roseaux côtiers l'eau basse oscille à peine.
En suspens sur l'abîme, l'esquif au loin balance
Son reflet, saisi par une invisible glace.

Et d'une ombre royale marquant l'horizon
La ville en son brouillard, lointaine, ensorcelée,
Emerge comme un songe d'une altière mémoire.

L'œuvre est difficile, et j'ai conservé ses obscurités. Je ne tenterai pas d'en donner une interprétation, mais l'impression d'ensemble qu'elle laisse évoque puissamment l'atmosphère et les aspects de la lagune avec ses îles: immobilité, menace, mort, mystère, et puis la vision fantastique de Venise lointaine.

Venise devait être cependant pour V. Ivanov autre chose qu'un paysage. Avec Lydie sa femme, rencontrée à Rome, épousée en 1894, il y vécut des jours heureux; plus tard, lorsqu'il aura perdu Lydie en 1907, il y aura entre ces lieux et lui, pour mieux les unir, le souvenir de la disparue. En 1910, il revient seul à Venise, et il adresse à *L'Adriatique* une suite de quatrains où s'opposent l'éternité des choses et la précarité des hommes, « l'appel des profondeurs » et le silence des rives. Un peu plus tard dans la même année, en automne, Venise se retrouve en tiers avec le poète et celle que Lydie lui a laissée comme consolatrice et remplaçante,

Viéra, sa fille d'un premier lit. Leurs promenades solitaires en gondole, « sous la voûte des noirs ponceaux », sont évoquées dans une *Barcarolle* où la mélancolie du souvenir s'éclaire finalement de couleurs triomphantes:

BARCAROLLE

Et Celle qui en toi, en moi,
Et rose entre nous fleurissait,
Comme la lune elle éclairait
Parfois dans les hauteurs nocturnes,
Parfois sur la vague profonde,
Et parfois se cachait: la brume,
Nous semblait-il, l'emprisonnait;
Parfois luisait, blanche, au ciel
Dans un feu de résurrection.

Le poète devait épouser plus tard Viéra. L'âme en paix, il s'ouvrit à d'autres aspects de Venise. Ce n'est plus la lagune, ce ne sont plus les nuits en gondole, c'est maintenant la splendeur de la cité intermédiaire entre l'Orient et l'Occident qui l'inspire. Le témoin toujours présent de ce passé glorieux est la Basilique ducale. Le sonnet suivant lui est dédié:

SAINT-MARC

Des soleils de Byzance enfermant les rayons,
Sur les porphyres noirs, sur les riches agathes
Tu te tiens incliné, — ainsi qu'un patriarche,
Dans ses lourds ornements de brocart flamboyant,

Tient en sa dextre trois et sa gauche deux cierges
Qu'il élève dans leurs chandeliers bicornus,
Tandis que, remplissant galères et frégates,
En caissons blasonnés et scellés les trésors

Sont portés au ciboire, au sacré réceptacle,
Par l'univers docile aux sceptres successifs
Des doges couronnés du phrygien bonnet,

Parmi les flots de l'émeraude adriatique;
Et la rose de Byzance antique pourproie
Où le lion ailé sur le livre se fige.

Cette pièce, magnifiquement ciselée dans l'original, fut insérée dans le recueil *Cor ardens*, paru en 1911. Le poète avait sans doute reconnu dans la cathédrale extraordinaire, byzantine et pourtant romaine, la figure, les prémices et peut-être le lieu de la nécessaire réunion des deux Eglises. Lorsqu'en 1913 il visita de nouveau Venise, il eut là de nombreux entretiens avec des ecclésiastiques orthodoxes et catholiques. En 1924, ayant quitté la Russie, la première ville d'Italie où il s'arrêta fut Venise. Peu après, à Rome en 1926, il allait, en désavouant le schisme, réaliser du moins en sa personne, dans l'esprit de son ancien maître Vladimir Soloviev, la réunion désirée.

* * *

Tout autre est le cas d'Alexandre Blok. Si européen qu'il fût, Blok est toujours resté Russe. Si cultivé qu'il fût et membre de l' « intelliguentsia », il était aussi un sentimental, sensuel et hypersensible. Poète de vocation, et très grand poète, il était en même temps très attentif aux remous politiques, aux écoutes, comme il disait, de la musique des sphères célestes.

Son voyage en Italie se place en 1909, unique et bref. Nous sommes renseignés par le *Journal* intime de Blok et par ses lettres, surtout à sa mère, sur les causes, les circonstances et les impressions successives de ce voyage. Ce n'était ni une simple fantaisie, ni un pèlerinage: Blok cherchait et espérait dans l'Italie une diversion, une cure d'âme.

Dans cette année 1909, une grande partie de l'intelliguentsia était encore sous l'impression de l'échec d'une révolution dont elle attendait beaucoup, et de la répression qui avait suivi; Blok en particulier éprouvait un dégoût général de la Russie, dans lequel étaient confondus le régime — « l'Etat, l'Eglise, les cabarets, le fisc, les fonctionnaires » — et les littérateurs, avec « leurs discours sur le Christ » et leurs vaines discussions. Il était accablé d'une fatigue bizarre, las de se « gaspiller en menus morceaux », en articles et en conférences. Il lui fallait fuir: « Oublier net toute la politique russe, toute la stupidité russe, tous les marécages, pour devenir un homme... » et retrouver l'inspiration perdue. Brioussov et les Merejkovski lui avaient conseillé l'Italie.

Le 23 février ancien style, l'idée se précise: « D'abord Venise et Florence! ». Le 10 avril, les billets de chemin de fer sont pris. Le 13, Blok, dans une longue lettre à sa mère, vitupère la Russie: « mon ignoble, sale, obtuse et sanglante patrie que, grâce à Dieu, je quitte demain ». Le 14 avril (ou 27 avril nouveau style), départ via Varsovie et Vienne. Le 1er mai, arrivée à Venise. Le 4, Blok envoie à sa mère une carte illustrée — la tête de la Madonne de Sassoferrato à la Salute — avec ces mots: « Nous errons à l'aventure, ensemble ou séparés (*Blok est avec sa femme*). Une terrible paresse à écrire. En réalité, on se sent bien ici. Ce qu'il y a de mieux, ce sont les lions, les gondoles et Bellini... Nous y resterons encore, je crois ».

Une lettre du 7 mai est plus détaillée:

« Il est bien difficile, ici, et de lire et d'écrire... Je me sens à Venise tout à fait chez moi. Presque toutes les coutumes, les galeries, les églises, la mer, les canaux, sont mes amis...

Nos chambres donnent sur la mer, qu'on voit à travers les fleurs des fenêtres.

Si on regarde du Lido, le Nord est encadré de hautes cimes neigeuses... L'eau est verte... C'est calmant et rafraîchissant... La vie est tranquille, simple et bon marché.

Beaucoup de mes idées sur l'art se sont ici éclaircies ou confirmées. J'ai compris bien des choses en peinture... J'ai aimé Bellini et Boccaccio Boccaccino, après avoir écarté définitivement le Titien, Tintoret, Véronèse et leurs pareils (sauf quelques détails).

Il y a ici une Exposition internationale de peinture où toute la peinture moderne est représentée (la Russie exceptée). La niveau est bien bas... L'art est encore jeune... Tout l'art, y compris la grande littérature, appartient encore à l'avenir...

Ici, on voudrait être peintre, et non écrivain; je dessinerais beaucoup, si je savais...

Ma pauvre Russie, misérable, avec son gouvernement ridicule,... avec ses intellectuels enfantins, comme je la mépriserais, si je n'étais pas Russe! Mais je sais maintenant que tout cela, tout ce qui se voit à l'oeil nu, n'est pas la Russie... Même si nos imbéciles n'arrivent jamais à distinguer l'art de la politique..., la Russie restera toujours la même ' dans mes rêves '.

Je me promène dans mon costume blanc de Vienne et avec mon panama vénitien. Je regarde les passants et les maisons. Je joue avec les crabes et je ramasse des coquillages. Calme, paresse et repos. Nous voulons nous baigner dans la mer. Enfin! plus de journaux russes, je ne rencontre plus les noms inconvenants de l'Union du peuple russe ou de Milioukov, mais, dans toutes les vitrines, les noms de Dante, Pétrarque, Ruskin et Bellini. Un artiste russe a bien le droit, pendant quelques années, de se boucher les oreilles à tout ce qui est russe et de regarder sa seconde patrie l'Europe, et en particulier l'Italie.

Bon! je m'en vais flâner de nouveau...

Dans trois jours, nous partons pour Padoue ».

Donc, le 10 mai, Blok et sa femme quittèrent Venise. Ils y avaient vécu dix jours heureux.

Le 9 mai, veille du départ, il jeta sur le papier cette pièce, dont je ne puis mieux faire que de vous donner la traduction italienne publiée per notre excellent collègue, M. Ettore Lo Gatto, dans sa revue *Russia*, en 1923:

Con lei me ne andavo in mare,
Con lei abbandonavo la riva,
Con lei ero lontano,
Con lei scordavo i miei cari...

O vela rossa
Nel lontano verde!
Nere perline
Sullo scialle scuro!

Vien dalla messa vespertina,
Non c'è sangue nel cuore...
Cristo, stanco di portare la croce...

All'amore adriatico
Al mio ultimo
Addio, addio!

Plus tard, lorsqu'il publiera ces vers, Blok expliquera que les châles noirs à franges ornées de jais de verre sont la parure ordinaire des Vénitiennes et qu'elles ont « une façon particulière de les jeter sur leurs épaules ». J'apporterai quant à moi un petit amendement à la traduction: au lieu de *messa vespertina*, il faudrait mettre *messa tenebrosa*, car Blok ne parle évidemment pas de « messe du soir », mais des demi-ténèbres de l'église d'où sort la Vénitienne au sombre châle. Toute la pièce est teintée de la mélancolie des adieux.

Blok ensuite visita un grand nombre de cités italiennes, Ravenne, Florence, Pérouse, Assise, Sienne, Orvieto, Spoleto, Rome, Pise, Milan. En général, il le dira plus tard — dans divers articles destinés à faire un livre, qui ne fut jamais achevé —, il trouva l'Italie tragique: la Miséricorde à Florence, la désolation de Ravenne, les tombes étrusques, les souvenirs romains, tout cela, ce sont « les voix souterraines d'une histoire qui ne reviendra plus », ce sont des spectacles de mort. « Plus de vie!... On ne rencontre plus que quelques restes d'une vie véritable et sûre d'elle-même: une jeune catholique quittant le confessional avec des yeux brillants de rire; une voile rouge sur la lagune; un vieux châle jeté sur d'alertes épaules. Mais cela, c'est à Venise, où existent encore des personnes vivantes et de la joie; à Venise, qui au fond n'est pas encore l'Italie, mais se rapporte à l'Italie comme Pétersbourg à la Russie, c'est-à-dire, je crois, n'a avec elle aucun rapport... ».

Laissons, bien entendu, à Blok la responsabilité de ces opinions. En tout cas, nous avons dans ces lignes comme un commentaire de la pièce de vers que j'ai citée: la jeune fille sortant de l'église, la voile rouge, le châle.

Ses souvenirs de Venise inspirèrent au poète, peu après

son retour, deux autres pièces, également traduites par le professeur Lo Gatto. Voici la première:

Vento freddo dalla laguna.
Feretri taciturni delle gondole.
Io in questa notte — malato e giovane
Sto sdraiato presso la colonna del leone.

Sulla torre, col loro canto di bronzo,
I giganti suonano l'ora di mezzanotte.
Marco à affogato nella laguna lunare
Le sue immagini adorne.

Nell'ombra della galleria regale,
Appena illuminata dalla luna,
Nascondendosi, passa Salomè
Con la mia testa insanguinata.

Tutto dorme — i palazzi, i canali, gli uomini,
Solo il passo scivolante del fantasma.
Solo la testa sul piatto nero
Guarda con angoscia nelle tenebra circostante.

A propos des *immagini adorne*, il faut dire que Blok avait écrit: « son iconostase enluminé ». Il avait comparé, comme il le précise dans une note, « la façade unique au monde de Saint-Marc » à un iconostase, cette muraille ornée de plusiers étages d'icônes qui, dans les églises orthodoxes, sépare le choeur de la nef. Cette première pièce exprime les sensations éprouvées une nuit, de « la colonne du lion », par le voyageur demi-halluciné.

Dans la seconde, le poète songe à une seconde vie possible et se demande comment se marieront alors chez lui les réminiscences du Kremlin et du Palais des doges. Venise est encore présente, quoique moins directement:

Si indebolisce il frastuono tenace della vita.
Si ritrae la piena degli affanni.
E un venticello attraverso il velluto nero
Canta della vita futura.

Tornerò io in me in un'altra patria,
Non in questo paese tenebroso?
E col ricordo di questa vita
Sospirerò io quando che sia nel sonno?

Chi mi darà la vita? Un discendente del doge,
Un mercante, un pescatore od un prete
Nella veniente tenebra dividerà il giaciglio
Con la futura mia madre?

Forse accarezzato l'udito
Dalla tenera canzone della fanciulla veneziana,
Il mio padre futuro attraverso i canti
Ha già il presentimento di me?

Ed è proprio vero che nel secolo veniente
A me fanciullo — ordinerà il destino
Di aprire presso la colonna del leone
Le palpebre tremanti per la prima volta?

Madre, che cosa cantano le sorde corde?
Forse tu sogni già di proteggermi
Dal vento della laguna
Col tuo scialle sacro?

No! Tutto ciò che è, che era — è vivo!
I sogni, le visioni, i pensieri — via!
Tutto getta nella notte di velluto,
Il flusso della marea che torna.

Telles sont les trois pièces réunies sous un même titre: *Venise*, dans le recueil *Vers d'Italie* que Blok publia en 1909 et qui eut un très grand succès: « Ils m'ont fait, écrit-il le 24 octobre, une nouvelle réputation ». Naturellement, l'Italie ne l'avait pas guéri, il était resté lui-même, instable et tourmenté, et très pénétré, comme beaucoup de Russes à cette époque, de cette idée que la mort domine le monde: « Je n'aime que l'art, les enfants et la mort », écrit-il le 25 juin. Mais du moins il avait retrouvé, comme il le désirait, l'inspiration.

* * *

Un troisième poète russe vint à Venise. C'est Nicolas Goumilev, au printemps de 1912. Celui-ci n'est plus un symboliste comme Ivanov et Blok. Il a horreur des obscures recherches d'une réalité supérieure, il est pour les contours précis et les mots clairs, et pour la vie énergique des peuples anciens ou primitifs. Faut-il que certaine atmosphère irréelle de Venise l'ait pénétré et dominé, pour qu'il écrive les quatrains que je vais essayer de rendre! La pièce ne parut qu'en 1915, dans un recueil intitulé *Le Carquois*. Elle se scande dans l'original en dactyles.

VENISE

Il est tard. Les géants sur la Tour
Bruyamment ont frappé les trois heures.
Le coeur est, la nuit, plus intrépide:
Silence, voyageur, et regarde!

Comme voix de Naïade, la ville
Luit dans un passé fantômal.
Des arceaux en dentelle ouvragée,
Des eaux sans mouvement, tout autour.

Sûrement, des sorcières se cachent
Sous les dais de ces noires gondoles;
Là-bas, sur la lagune, elles sont,
Dirait-on, mille abeilles de feu.

Le lion est là sur la colonne
Et ses yeux léonins étincellent.
Il porte l'Évangile de Marc,
Comme les Séraphins pourvus d'ailes.

Et dans les hauts de la cathédrale
Où la mosaïque d'or fulgure,
Entends-tu le choeur des tourterelles,
Soupirs, roucoulements, fracas d'ailes?

Peut-être est-ce une plaisanterie,
Des rochers et de l'eau sortilège,
Un mirage? O passant, quelle angoisse!
Tout soudain, plus personne, et plus rien.

Il crie. On ne l'a pas entendu.
Sa voix s'est brisée, il est tombé
Dans les mouvants et pâles lointains
Des miroirs vénitiens.

* * *

Il ne fallait pas s'attendre à ce que des écrivains russes trouvent à Venise, et même en Italie, une source profonde et durable d'inspiration. Les poésies citées n'occupent dans l'oeuvre de leurs trois auteurs qu'une place exiguë et occasionnelle. En réalité, l'abîme était trop grand entre les deux mondes: une classe intellectuelle durement nourrie pendant deux siècles d'esprit scientiste et social, sans contact avec l'antiquité latine ni avec la Renaissance, vidée en outre de pensée chrétienne, ne pouvait sentir vivement l'âme de l'Italie. Dans ces débuts du XXe siècle, l'abîme commençait seulement à se combler, la pensée russe se libérait peu à peu de ses chaînes et s'ouvrait à de plus larges horizons. La Russie entrait enfin dans l'Europe non plus seulement matérielle, mais spirituelle. C'est ainsi que les meilleurs poètes russes ont pu être sensibles, ne fût-ce qu'un moment de leur vie, aux charmes de Venise et les exprimer, chacun selon son génie, dans quelques pièces remarquables.

PIERRE PASCAL

578.01.b.2.9

FONDAZIONE GIORGIO CINI
CENTRO DI CULTURA E CIVILTÀ
SCUOLA DI S. GIORGIO PER LO STUDIO DELLA CIVILTÀ VENEZIANA
ISTITUTO DI LETTERE MUSICA E TEATRO

SAN GIORGIO MAGGIORE
VENEZIA

VENEZIA NELLE LETTERATURE MODERNE

Atti del Primo Congresso
dell'Associazione Internazionale di Letteratura Comparata
(Venezia, 25-30 settembre 1955)

A cura di CARLO PELLEGRINI

5 DE
1952

ISTITUTO PER LA COLLABORAZIONE CULTURALE
VENEZIA - ROMA

[1961] PASCAL
Tra poeti...
Cant/ucl
1.2

»64:1066-7

TUTTI I DIRITTI RISERVATI

Printed in Italy

INDICE

C. PELLEGRINI - Prefazione . . . . . Pag. IX
R. D'HARCOURT - Discours d'ouverture 1
I. SICILIANO - Quelques remarques sur la littérature comparée. 4
M. BATAILLON - Venise porte de l'Orient au XVIe siècle. Le « Viaje de Turquia » 11
M. DAZZI - Uno sguardo alla Venezia culturale del primo Settecento 21
H. RODDIER - Montesquieu et Venise. 33
R. D'HARCOURT - Goethe et Venise. 42
F. C. ROE - Venise et la littérature anglaise. 50
J. VOISINE - Voyageurs anglais à Venise au XVIIIe siècle 62
Y. BATARD - Chateaubriand et Venise 72
R. TRIOMPHE - Joseph de Maistre à Venise 83
V. DEL LITTO - Stendhal et Venise 98
R. ESCARPIT - Byron et Venise 107
P. MESROP GIANASCIAN - Lord Byron à St. Lazare . . 115
P. LAUBRIET - Balzac et Venise 127
L. SAUZIN - August von Platen et ses sonnets vénitiens. 150
H. TUZET - Venise dans l'oeuvre de George Sand . . 162
P. AMBRI BERSELLI - Hyppolite Taine a Venezia . . . 172

W. Folkierski - La rencontre posthume de Barrès et de Mickiewicz à Venise . . . . . Pag. 179
P. Jourda - La Venise de Maurice Barrès 192
P. Francastel - La Venise de Ruskin et les archéologues 202
M. Markovitch - Venise dans l'oeuvre poétique d'un symboliste russe. 212
P. Pascal - Trois poètes russes à Venise 219
R. O. J. Van Nuffel - Venise dans la littérature belge d'expression française 230
B. Munteano - Moments vénitiens dans la littérature roumaine 244
M. Deanović - Venezia nella letteratura serbo-croata. 258
A. Manghi - Venezia nel Romanticismo danese . . . 272
B. Lavagnini - Venezia nella poesia neogreca 288
G. di Pino - Venezia nell'opera di Gabriele D'Annunzio. 291
J. Roos - Romain Rolland et l'Italie 300
L. de Sugar - Rainer Maria Rilke et Venise 313
A. Mariutti de Sanchez Rivero - Venezia vista da tre Spagnoli: un drammaturgo, un giornalista, un saggista. 324
F. del Beccaro - Giono e Venezia 343
A. Tursi - Di una bibliografia dei viaggiatori stranieri in Italia. 354
P. Nardi - Venezia alla sbarra 369
Ch. Dédéyan - Conclusion générale 373

PREFAZIONE

Fra le varie città che per la loro particolare fisonomia e il loro passato hanno ispirato pagine di scrittori, o comunque sono legate alla vita e all'opera di questi, Venezia è fra quelle che hanno avuto una eco maggiore nelle letterature moderne. E, dato il suo carattere unico, la cosa è più che naturale. Già il Petrarca aveva accennato al fascino tutto particolare di essa quando l'aveva chiamata « miracolosissima civitas Venetia », e tra i moderni nessuno forse meglio di Giorgio Byron espresse l'impressione di qualche cosa di assolutamente irreale, quasi di incredibile che fa a chi la guardi per la prima volta:

I saw from out the wave her structures rise
As from the stroke of the Enchanter's wand!

Parve pertanto opportuno nel 1955 alla presidenza della Associazione Internazionale di Letteratura Comparata, che era ancora di recente costituzione e stava avviandosi verso una sua vita regolare, di promuovere un incontro fra i suoi soci a Venezia, allo scopo di studiare in comune le varie testimonianze che ci offrono sulla città i principali scrittori moderni. Il tema era quanto mai vasto, e prendendo questa iniziativa ci si rese conto che non si poteva fare che una prima rassegna, nella quale le lacune sarebbero state inevitabilmente numerose. E non solo per la vastità del tema, quanto per la difficoltà di trovare per ogni argomento disponibile lo studioso più particolarmente preparato: per citare un solo esempio, data l'epoca in cui il congresso fu tenuto — dal 25 al 30 settembre — si dovette rinunciare

Brioussov revient à Venise, il y trouve la même atmosphère de grandeur et de beauté. Il y ressent le même frisson qu'autrefois. Son poème *Encore à Venise* est une nouvelle méditation poétique sur la grandeur de la Cité, un hommage au génie qui a osé poursuivre le rêve insensé de la conquête jusqu'au dernier jour de son règne. Venise est éternelle dans son corps de marbre, dit-il et il s'écrie:

Que tout périsse dans le temps,
Dans la durée d'une vie brève, dans l'écoulement des siècles!
Je pose pieusement mes lèvres
Sur la poussière immortelle de Venise.

MILAN MARKOVITCH

TROIS POÈTES RUSSES À VENISE AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE

La Russie a connu au début de ce siècle un essor spirituel — matériel aussi, d'ailleurs — qui peut véritablement être qualifié de Renaissance. Ce grand pays cesse d'être une province extérieure de l'Europe, pour devenir l'Europe même. À ce renouveau, l'Italie est liée, et Venise en particulier. Je voudrais seulement vous montrer trois poètes russes à Venise dans cette période: Viatcheslav Ivanov, Alexandre Blok et Nicolas Goumilev.

* * *

Viatcheslav Ivanov est le premier chronologiquement, et aussi parce qu'il est le plus « italien » des trois. Il est venu en Italie tout jeune, en fervent disciple de Mommsen, et maintes fois il y est revenu ensuite, poète philosophe toujours cherchant « derrière le réel, le plus réel »; il y est mort enfin, émigré, en 1949, à Rome, après avoir été professeur à l'Université de Pavie et s'être converti au catholicisme.

Ses *Sonnets italiens* ont été écrits entre 1895 et 1900, mais ils ont été insérés en 1903 seulement dans *Les étoiles nochères*, premier recueil de poésies d'Ivanov, qui fit sensation par la nouveauté des thèmes et la perfection de la forme. Un de ces vingt-deux sonnets est inspiré par le paysage vénitien, et s'intitule *La lagune*. Si traîtresse que soit une traduction en pareille matière, elle est cependant le seul moyen de donner une idée de l'oeuvre à qui ne peut lire l'original. Voici